

Allocution de M. Jean Plaud, président de l'association

Jean Plaud

Citer ce document / Cite this document :

Plaud Jean. Allocution de M. Jean Plaud, président de l'association. In: Revue des Études Grecques, tome 98, fascicule 467-469, Juillet-décembre 1985. pp. 27-34;

https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_1985_num_98_467_1428

Fichier pdf généré le 18/04/2018

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU JUIN 1985

ALLOCUTION DE M. JEAN PLAUD

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION

CHERS COLLÈGUES, CHERS AMIS,

L'allocution de celui auquel vous faites l'honneur de lui confier pour un an la présidence de notre Association est assurément la principale de ses tâches. Tâche réelle, puisqu'il s'agit d'examiner ce qu'ont été la vie de l'Association et les études grecques pendant l'année scolaire et universitaire qui vient de s'écouler. Mais c'est dire aussi que le Président n'a pas comme tel beaucoup d'autres charges. Vous ne serez donc pas étonnés que je répète l'hommage rendu par Georges Roux l'année dernière et par nos prédécesseurs à ceux qui, malgré bien d'autres travaux, prennent le temps d'assumer les charges administratives de notre Association : le secrétaire général Jacques Jouanna, encore confus de s'entendre louer malgré l'habitude qu'il a dû en prendre, qui veille à tout et continue d'être le guide du Président passager dont il craint toujours quelque faux pas, M^{me} Kovacs, son adjointe diligente, bien que le Ministère ne se décide pas à alléger son service d'enseignement, notre bibliothécaire M. Losfeld et notre trésorier M. Aubonnet ; MM. Losfeld et Aubonnet, qui transmettent cette année leurs fonctions à l'abbé Wartelle et à M. Laborderie, méritent à cette occasion un hommage particulier, accompagné de nos remerciements et des meilleurs de nos souhaits pour ceux qui acceptent de leur succéder. Les finances et notre revue sont un objet constant de préoccupation. Grâce à François Chamoux et à Jacques Bompaire, assistés de leur secrétaire très dévouée M^{me} Delobel, nous avons reçu le tome XCVII de la revue, daté de juillet à décembre 1984, et la publication en est donc à jour. L'expression répétée annuellement de notre reconnaissance atteste par là même les mérites et la fidélité de ceux auxquels elle s'adresse.

Notre Association a cette année eu ses deuils.

Nous avons appris au mois de novembre la mort de l'abbé Pierre Valentin. Il était membre de l'Association depuis 1961. Il avait en 1970 soutenu une thèse de doctorat intitulée *L'idée des limites du savoir chez les Présocratiques et chez Platon*. Cet ouvrage intéressant par son propos très actuel et par ses qualités fut

ensuite diffusé par les soins de l'Université de Lille III sous le titre plus précis de *L'idée des limites du savoir chez Héraclite, Parménide et Platon*. Pierre Valentin avait rencontré le thème de ses recherches en lisant les Pères grecs, et P.-M. Schuhl avait encouragé son travail. En 1963 il avait publié un *Clément d'Alexandrie* aux Éditions ouvrières, dans la Collection « Église d'hier et d'aujourd'hui ». Assistant fidèle du Centre Léon Robin qu'animait P.-M. Schuhl, il y avait travaillé sur quelques passages difficiles d'Aristote. Il connaissait parfaitement le grec, et son savoir grammatical était étendu. Il avait la passion d'enseigner, et pendant presque toute sa vie active il initia au grec de jeunes élèves à Nancy et à Saint-Dié ; il connut ensuite un peu l'ennui, dans la maison de Lorraine où il a terminé ses jours. L'abbé Pierre Valentin vécut simple et pauvre, mais cela ne l'empêchait pas de manifester à l'occasion, d'une façon quelquefois un peu bourrue, sa générosité naturelle.

Dans les mêmes jours, nous avons appris la mort de l'abbé Jean Trouillard, qui était membre de notre Association depuis 1956, décédé le 20 novembre dans sa 77^e année. Prêtre de Saint-Sulpice, enseignant aux Facultés catholiques de l'Ouest — à Angers — et à l'Institut catholique de Paris, Jean Trouillard était un excellent helléniste, et ses voyages nombreux dans les îles grecques lui avaient donné une remarquable connaissance des parlars grecs contemporains. Il devint en 1956 Docteur ès lettres avec deux thèses sur *La Purification plotinienne* et *La Procession plotinienne*, qui furent ensuite publiées aux Presses universitaires de France. Son itinéraire intellectuel et, peut-on dire, spirituel le conduisit de Platon à Proclus ; on retiendra particulièrement trois ouvrages : Proclus, *Éléments de théologie*, traduction française avec introduction et notes, éditée chez Aubier en 1965, et deux études, *La mystagogie de Proclus* et *L'Un et l'âme selon Proclus*, publiées en 1972 et en 1982 aux Belles-Lettres. Mais il faut dire que l'œuvre de J. Trouillard est considérable ; une « bibliographie sélective » faite par lui-même occupe quatre pages des *Mélanges Trouillard* — nos 19 à 22 des *Cahiers de Fontenay* —, et, connaissant sa modestie, on peut être certain qu'elle est loin d'être complète. L'abbé Trouillard fut un fidèle des séances de notre Association et, comme l'abbé Valentin, des séances du Centre Léon Robin. Lors du Colloque « Néo-platonisme », organisé à Royaumont en 1969, il a proposé de rendre le terme *μονή*, qui joue un rôle primordial dans la doctrine de Proclus, par « manence », instituant par là un mot et une tradition qui semblent acceptés et qui peuvent justement perpétuer sa mémoire.

Le Père André Pelletier, de la Compagnie de Jésus, est décédé le 1^{er} mai dernier, à l'âge de 82 ans. Il était membre de notre Association depuis 1940. Il avait soutenu en 1962 une thèse de doctorat intitulée *Flavius Josèphe, adaptateur de la Lettre d'Aristée, une réaction alliciste contre la zowή*, et sa thèse complémentaire était justement une édition précédée d'une étude de la Lettre d'Aristée à Philostrate. On lui doit l'édition aux Belles-Lettres de l'*Autobiographie* de Flavius Josèphe en 1959, et, en 3 tomes, en 1975, 1980, et 1982, celle des 5 premiers livres de la *Guerre des Juifs* ; aux Éditions du Cerf, celle de deux œuvres de Philon d'Alexandrie, le *In Flaccum* en 1967 et la *Legatio a Caium* en 1972. Sa santé était fragile, et, après quelques années d'enseignement, il consacra tout son temps à l'étude. Modeste et discret, il assistait avec beaucoup d'attention aux séances de notre Association. Le 7 novembre 1983, il nous avait fait une communication nette et substantielle sur le passage de la culture sémitique à la culture hellénique, dont la matière a été reprise dans un article que contient le dernier volume paru de notre revue. Un hommage

simple, mais significatif est rendu cette année aux travaux du Père Pelletier et à des recherches comme les siennes : au programme de l'agrégation des lettres est inscrit pour le concours de 1986 le livre V de la *Guerre des Juifs* de Flavius Josèphe.

La perte une même année pour notre Association et pour nos études de trois hommes d'Église ne peut manquer de nous frapper, et elle éveille notre méditation. D'abord sur le champ de leurs travaux : le judaïsme, le christianisme, et l'hellénisme, leurs influences réciproques, d'où résultent pour une grande part notre culture, notre humanisme, et qui ont peut-être assez largement contribué à déterminer même ce que nous avons conservé des monuments écrits de l'Antiquité. Méditation aussi sur l'alliance que ces trois chrétiens ont pu réaliser entre leurs études et leur foi vécue, et qui leur permettait sans doute d'atteindre plus facilement que d'autres à une très désirable unité de l'esprit dont on ne se soucie pas toujours assez, ou pas assez tôt, et qui peut donner plus de force à la vie, à l'étude, à l'enseignement même.

Un grand maître des études helléniques en France, et bien au-delà de la France, nous a quittés le vendredi 31 mai 1985. Pendant plus de soixante ans, Louis Robert a enrichi, pour notre bien à tous, les revues savantes d'Europe et d'Amérique des découvertes que lui permettaient un prodigieux savoir et des dons exceptionnels. Il n'avait que vingt ans et venait d'entrer à l'École normale quand il publia, en 1924, ses deux premiers articles, l'un dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, l'autre dans la *Revue des études grecques*. Depuis lors, le cours d'une production scientifique en tout point extraordinaire n'a fait que croître au fil des ans, les volumes s'ajoutant aux volumes — plus de trente —, les mémoires s'ajoutant aux mémoires — plus de trois cent cinquante —, sans compter, ce qui ne fut pas la moindre de ses tâches, ni la moins périlleuse, la rédaction annuelle du prestigieux *Bulletin épigraphique* qu'avec Jeanne Robert il a donné à notre revue pendant quarante-six ans, depuis 1938, jusqu'à celui de 1984 qu'il a eu l'ultime satisfaction de voir paraître au mois d'avril dernier, monument de science et de critique, gloire de notre Association, travail tellement énorme qu'on en demeure interdit et que seule a rendu possible la conjonction de deux passions égales et de deux intelligences d'exception, de deux dévouements sans faiblesses à l'hellénisme, à tout l'hellénisme, depuis les temps archaïques jusqu'à l'époque byzantine, depuis les confins de l'Inde jusqu'aux hautes terres de l'Écosse.

C'est pour tous une leçon de découvrir dans une œuvre d'une telle ampleur l'unité de la démarche et son continuel enrichissement, depuis le premier livre, en 1935, *Les Villes d'Asie Mineure*, jusqu'à l'un des derniers grands volumes, *A travers l'Asie Mineure*, en 1980. Certes l'Anatolie a été pour Louis Robert un domaine de prédilection, mais, quelque sujet qu'il ait traité, il l'a toujours considéré de la manière la plus « globale », la plus compréhensive — et la plus moderne — qui se pouvait, mettant en œuvre toutes les ressources des disciplines dont dispose l'historien de l'Antiquité, littéraires, épigraphiques, numismatiques, iconographiques, et y ajoutant toujours ce que la connaissance du pays et des hommes, des voyageurs du passé et de la vie présente apportait d'enseignements pour donner corps à la réflexion historique. Ce merveilleux savoir n'a jamais été désincarné, formé, comme Louis Robert aimait à le dire, à la rencontre de la terre et du papier — et il faudrait ajouter : des hommes. Car ce savant qui a tant vécu parmi les livres n'a jamais oublié que les hommes étaient les agents de cette histoire. D'autres avant lui l'avaient dit, qui furent, directement ou indirectement, ses maîtres : Adolf Wilhelm, le grand

épigraphiste autrichien, admirable philologue, Maurice Holleaux surtout, historien rigoureux et perspicace. Mais il a su tirer de leurs leçons les éléments d'une discipline qu'il a entièrement rénovée : la géographie historique. Elle a pris avec lui une forme qui ne pourra être qu'imitée.

L'œuvre écrite, si considérable qu'elle soit, n'est que la partie visible d'une action qui la déborde infiniment. Quarante-deux années d'enseignement à l'École pratique des Hautes Études, trente-cinq années de cours au Collège de France ont donné à Louis Robert d'enseigner aux générations successives non seulement, comme on le dit parfois trop vite, l'épigraphie grecque, mais bien l'hellénisme dans sa continuité, dans sa complexité, dans sa réalité, enseignement sans condescendance ni démagogie, d'une méthode exigeante, très exigeante, et qui se voulait telle. Français et étrangers de toute origine purent ainsi se former auprès de lui. En 1974, quand la retraite fut venue, son enseignement se continua dans une incessante correspondance, où s'exprimaient à la fois la rigueur de sa science et son attention à l'effort et au travail des plus jeunes. A ces tâches Louis Robert avait ajouté à partir de 1956 et pendant huit années, dans cette Turquie qu'il connaissait si bien et qu'il avait si souvent parcourue, la direction de l'Institut français d'archéologie d'Istanbul ; pendant onze ans, de 1950 à 1961, il avait repris avec Jeanne Robert et Roland Martin les fouilles du sanctuaire d'Apollon à Claros. Il a fait connaître dans des conférences et dans un article de synthèse les succès et les résultats essentiels de la fouille de ce sanctuaire oraculaire, et il en rédigeait la publication définitive quand la mort est venue nous priver de lui.

Tant de travaux, et si novateurs, avaient attiré sur lui l'attention de toute la communauté scientifique internationale. Il était entré à l'Académie des Inscriptions en 1948 ; il n'y eut bientôt plus d'institution savante en Europe ou en Amérique qui ne s'honorât de le compter parmi ses membres. Ce lui fut une joie particulière de voir au mois de février la dédicace que lui faisait la société des « Hellenic Studies » du dernier volume de son illustre *Journal*.

Une grâce supplémentaire lui a été accordée, d'ignorer le vieillissement, de travailler jusqu'à ses derniers jours avec la même allégresse, la même jeunesse intellectuelle et le même enthousiasme qui l'ont animé toute sa vie. Tel il était dans les années vingt arrivant à Paris de son Limousin natal, tel nous le voyions il y a quelques jours encore, tel il restera pour nous, tel il nous manquera dans cette Association où il était entré en 1923 — avant même d'entrer à l'École normale —, qu'il avait présidée en 1945-1946, à laquelle il était tellement attaché et qu'avec Jeanne Robert il comblait chaque année de ses dons, lui apportant depuis longtemps la caution de sa science incontestée et l'exemple de sa générosité. Qu'il soit permis à celui à qui il revient aujourd'hui de parler de Louis Robert de dire avec une émotion particulière qu'une amitié confiante et dont il s'honore, due pour beaucoup à une commune province d'origine et à un commun lycée de jeunesse, lui a permis souvent de percevoir, chez un homme qui savait critiquer, une humanité profonde, à laquelle son savoir n'était pas étranger, une attention constante aux personnes et à toutes choses que révélait, avec la vivacité du regard, une voix nette et soutenue que nous entendons encore. Qu'il lui soit permis aussi de renouveler à Madame Robert la part que nous prenons respectueusement à sa peine.

Lors des six séances qu'a tenues cette année notre Association, nous avons enregistré l'admission de 16 nouveaux membres, ce qui est satisfaisant. Nous souhaitons toujours des adhésions nouvelles. Faisons mieux : prenons la

résolution d'en susciter, afin de renouveler sans cesse notre Association et d'assurer, si l'on peut dire, son actualité.

Ces six séances, auxquelles il faut ajouter la séance commune à la Société des études latines et à l'Association des études grecques qui s'est tenue le 20 avril, ont donné lieu à des communications substantielles et variées, qui ont été suivies de questions et d'observations pertinentes. L'histoire sous des aspects divers y a été représentée : par l'épigraphie, grâce à Jean Bousquet et à Denis Feissel, qui nous ont conduits à Delphes et à Antioche, par l'archéologie, grâce à Jean Marcadé, par l'histoire des religions, à laquelle se rapportaient les exposés suggestifs de Madeleine Jost et de Marcel Détiéne. L'histoire littéraire et l'histoire des idées ont eu leur juste place, avec les communications de Claude Meillier sur la construction mathématique des *Hymnes* de Callimaque, de Daniel Babut sur la notion d'imitation, de Laurent Pernot sur les *τόποι* de l'éloge, de Pierre Grimal sur la relation entre les genres littéraires et l'histoire politique au temps de Tacite, de Jacques Bompain sur la culture antique d'Anne Comnène. Trois études se sont particulièrement attachées au vocabulaire : nous n'avons pas oublié le *μέτρον κατὰ δόξιν* pindarique qu'a éclairé Jean Taillardat, les phytonymes que nous a expliqués Suzanne Amigues en liaison avec de belles réalités et de belles images, et nous savons maintenant grâce à Michel Casevitz que les *μάντις* étaient sans doute plus objectifs et moins inspirés qu'on ne pouvait le croire.

Le classement que je viens de faire est sommaire. Mais nous sommes au temps du décloisonnement, de l'histoire dite globale, et il est vrai que d'une certaine façon tout se tient. Vrai aussi que l'érudition fait partie intégrante de la culture. Quand Jean Marcadé résout d'une façon « percutante », comme l'a dit François Chamoux, l'énigme de deux reliefs du Louvre, il nous rappelle l'importance de l'astronomie dans la pensée et dans la vie antiques, et l'étymologie de *μάντις*, étudiée par Michel Casevitz, évoque finalement la place qu'a eue chez les Grecs la raison, parmi leurs autres inventions. Notre connaissance du monde antique ne cesse de progresser, et la curiosité qui engendre de telles études est saine ; elle doit avoir pour effet que la modernité soit autre chose qu'une façade, à la double condition de bien établir les faits, de préciser les mots et les notions pour éviter l'anachronisme et le contresens, mais aussi de suivre tout au cours de l'histoire et jusqu'à nous l'évolution des pratiques et des idées, pour savoir où nous en sommes et qui nous sommes.

La qualité des communications, le nombre des assistants lors de nos réunions, même aux jours du grand froid de cet hiver, leur vive attention et l'activité de tous les hellénistes en France encourageant — le mot figure dans le nom de notre Association — tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, s'occupent et se préoccupent des études grecques. Nous avons d'autres raisons d'avoir du courage, et je veux parler un peu des études grecques et des études littéraires en général dans les collèges et dans les lycées, puisqu'aussi bien nous souhaitons tous que le grec et le latin aient leur place dans l'enseignement secondaire. Une première de ces raisons est que l'effectif total est élevé : environ 30 000 hellénistes en 1983-1984 (nous n'avons pas encore les chiffres de la présente année), c'est-à-dire plus que jamais et plus qu'il y a dix ans ; le pourcentage de 1,6 % par rapport à l'ensemble des élèves est honorable, et il faut noter qu'il est constant du collège au lycée, alors qu'il n'en est pas de même pour le latin où l'on passe de 25 % à 10 %. Deuxième raison : il semble que depuis quelques années grandisse dans les lycées, chez les élèves et les parents, le sentiment que les études littéraires sont une voie heureuse pour la formation et l'orientation.

Troisième raison : le Ministre partage ce sentiment ; vous avez pu lire récemment qu'il souhaite voir « augmenter le nombre des élèves qui choisiront l'étude du grec et du latin » dans les collèges, et il a grand souci de donner dans les lycées toute leur importance aux études littéraires.

Cela ne doit pas masquer les difficultés réelles. Dans les faits, outre que l'horaire de l'enseignement du français dans les collèges risque de diminuer encore, nous sommes informés cette année comme l'année dernière et plus que les années précédentes d'un certain nombre de fermetures ou d'impossibilités d'ouverture de classes de grec ou de latin ; les options sont une cible facile pour une politique — au demeurant louable — d'économies. Il est difficile d'y voir clair ; un Recteur dira qu'il appartient à l'établissement, maintenant autonome, d'utiliser au mieux son contingent d'heures, et le Chef d'établissement que ce contingent d'heures est insuffisant pour offrir les options souhaitées. La situation est d'ailleurs très variable selon les lieux et les personnes : tel responsable agira, et avec succès, pour que soient enseignées les langues anciennes, tel autre se vante de n'avoir pas étudié le latin et d'en avoir préservé ses enfants ; l'opposition à nos études reste facile dans le monde actuel, et certains gestionnaires ne manquent pas d'en profiter.

Ces difficultés ont des raisons profondes. L'une d'elles est liée à une démocratisation pourtant heureuse : faut-il qu'il y ait un enseignement du grec dans les trois lycées d'une grande ville, avec de faibles effectifs, ou une classe nombreuse dans l'un d'entre eux ? Le regroupement serait sans doute préférable, mais nous savons que la plupart des élèves ne veulent pas changer d'établissement. Et que dire des innombrables collèges ! J'avoue que nous ne trouvons pas à ce problème de solution satisfaisante. Une autre raison, bien connue, est que les séries scientifiques des lycées, qui ouvrent pratiquement toutes les portes, attirent les élèves, et qu'un assez grand nombre d'entre eux, très occupés par les matières scientifiques, se détournent des autres matières et notamment du latin ou du grec. Mieux vaudrait pour eux être dans une série littéraire, mais que feraient-ils ensuite ? L'idée présentement à l'étude de recréer une série littéraire forte se heurte à cet obstacle. On parle au Ministère de « valoriser les séries selon leur spécificité » ; bon principe, mais il ne faudrait pas créer une voie purement littéraire que l'absence de débouchés rendrait déserte, et réduire pour une apparente symétrie la formation littéraire dans les séries scientifiques. Il n'est peut-être pas normal, mais il n'est pas affligeant qu'au dernier Concours général, sur sept prix décernés en langues anciennes, cinq l'aient été à des élèves de Première scientifique et deux à des élèves de Première littéraire, ni que les élèves des séries littéraires récompensés dans les diverses disciplines appartiennent le plus souvent à la série A1, qui comporte 5 heures de mathématiques. Entre lettres et sciences les choses ne sont d'ailleurs pas égales ; une formation scientifique n'est inutile à personne — cette idée ne doit pas choquer des hellénistes —, et, qu'on le veuille ou non, nous sommes à l'âge de la science, mais la formation littéraire est nécessaire à tous, et une spécialisation prématurée en lettres d'une part, sciences et techniques d'autre part est dangereuse pour l'individu et pour la société. Il semble acquis que l'enseignement littéraire ne sera pas réduit dans les séries scientifiques ou techniques, et une intéressante réflexion est amorcée, sous l'impulsion du Ministre, pour ouvrir des débouchés aux élèves des séries littéraires, en leur offrant des options variées afin qu'ils complètent leur formation. Avec le Directeur des Lycées, nous suivons de près cette question. Des mesures sont envisagées en ce sens, dans le cadre d'une réorganisation de l'enseignement dans les lycées — qui, disons-le ici, souffre

des incertitudes que connaissent notre société, sa vie économique, sa culture, et de ce qu'en trois années, comme autrefois, on veuille faire étudier, à tort ou à raison, plus de choses qu'autrefois à un public plus hétérogène.

Plus immédiatement, en ce qui concerne nos options de grec et de latin, il faut continuer de nous informer localement et d'intervenir auprès des responsables locaux ; l'Inspection générale et régionale le fait constamment. L'information doit être précise et l'intervention bien justifiée ; l'expérience montre que l'on arrive assez souvent à des solutions satisfaisantes. Il faut aussi intervenir à de plus hauts niveaux, et des personnalités, dont certaines sont parmi nous, le font d'une façon heureuse. Récemment nous — c'est-à-dire l'Inspection générale des Lettres — avons signalé au Ministre les difficultés rencontrées cette année et nous lui avons demandé de donner aux responsables académiques des directives pour que le latin soit enseigné dans tous les établissements secondaires et que l'étude du grec soit aisément accessible à tous les élèves, sans craindre de rappeler que l'enseignement du grec doit être protégé, selon une tradition de notre république. Nous avons fait savoir aussi qu'il était souhaitable que les élèves puissent sans difficulté étudier à la fois le latin et le grec et le subir à l'écrit du baccalauréat à la fois une épreuve de latin et une épreuve de grec, cette dernière possibilité ayant récemment disparu à cause des prétentions inconsidérées de certains responsables des langues vivantes. Nous attendons les effets de ces demandes, avec quelque confiance, car si le Ministre doit tenir compte des rigueurs budgétaires, ses convictions profondes sont assurées en ce qui concerne les études littéraires et l'équilibre des formations.

Ces actions ne doivent pas nous faire oublier qu'il faut aussi agir, si l'on peut dire, à l'intérieur, pour qu'à tous les niveaux l'enseignement du grec et du latin soit substantiel, formateur, et par là même attrayant. Nous nous y employons tous, par les instructions données, les concours de recrutement et surtout la formation universitaire. En pensant à ce que nous constatons dans les collèges et dans les lycées, je formulerais volontiers trois souhaits. Le premier est que nos professeurs soient bien instruits pour enseigner la langue d'une façon intelligente, économique et efficace, qu'il s'agisse de la morphologie, de la syntaxe ou du vocabulaire. Le second est qu'ils aient une bonne connaissance de l'histoire, des diverses composantes de l'histoire, que nous évoquions tout à l'heure, ce qui n'exclut aucunement la chronologie. Le troisième souhait, qui n'est pas sans rapport avec les deux premiers, est que les professeurs classiques, et tous les professeurs de lettres, soient informés de ce qu'il y a de meilleur dans les études et la critique littéraires actuelles, notamment en ce qui concerne ce que les grammairiens appellent le discours, disons : les différents types de textes, qu'ils soient grecs, latins ou français.

Les difficultés présentes, dont il faut être conscient, ne sont pas nouvelles pour les études grecques. Il y a cent ans, des inquiétudes comparables ont retardé la publication du Dictionnaire de Bailly, ainsi que le mentionne sa Préface. En 1930, le Proviseur du Lycée de Niort a dit à un père d'élève que si son fils acceptait d'entreprendre l'étude du grec, cela rendrait plus facile son inscription en Quatrième, et ce fils — il s'appelle Jean Pouilloux — est parmi nous. En 1931, un professeur de lettres, qui fut plus tard député et sénateur socialiste, appela dans son discours le jour de la distribution des prix les élèves à « se tourner vers Athéna, déesse de la civilisation », et nous étions l'année suivante une douzaine d'élèves à commencer en Quatrième l'étude du grec au Lycée de Limoges. Que peuvent la volonté et l'institution même sur les réalités de notre société ? Mais s'il n'est pas sûr qu'elles puissent quelque chose, il l'est

encore moins qu'elles ne puissent rien. Nous continuerons donc de travailler et d'agir pour que vivent et prospèrent des études dont notre école et notre société ont besoin.

J'ai sans doute assez parlé, selon une formule habituelle aux orateurs, qui pourraient souvent s'en aviser plus tôt. Je m'arrête donc, pour céder bientôt la place au nouveau Président, au Professeur Henri Van Effenterre, qui sera un Président éclairé, qui ne manquera pas de ramener à l'occasion le débat du ciel sur la terre lors de nos séances, et en formulant avec vous des vœux pour lui, pour notre Association et pour les études grecques.